LES AMIS DE LA BAMBOUSERAIE
FRIENDS OF LA BAMBOUSERAIE

Crayons en ballade aérienne

Recueil des textes sélectionnés par le Jury
du concours de nouvelles organisé en 2020

Manège enchanteur de Didier TRICOU (1er prix) 2
Les nœuds qui assurent d'Aymeric BIARD (2ème prix) 5
Service compris de Claude ALLET (hors concours) 10

Association « Les Amis de la Bambouseraie »
Bambouseraie de Prafrance, 552 rue de Montsauve, 30140 Générargues
lesamisdelabambouseraie@gmail.com

Manège enchanteur

de Didier TRICOU

"Bambou, dans tes silences se dessinent, Bambou, des africaines abyssines…"

Alain Chamfort, dans ma tête, chante fort et me tourmente. Bambou... Ça n'a rien à voir, mais c'est comme ça. Un mot, un son, une évocation et la mélodie m'envahit. Impossible de m'en débarrasser. Bambou… Mais comment y échapper, ici ? Où que l'œil se porte, des bambous il y en a partout. Depuis que je suis entré dans le parc sa voix haut-perchée me titille les oreilles, s'impose, me soumet, jusqu'à brouiller ma perception de la beauté qui m'environne.

Ah non ! Voilà que maintenant je fredonne : " Bambou dans tes yeux absents se dévoilent, Bambou, des fièvres aux moiteurs tropicales…"

Bon, d'accord pour les moiteurs tropicales, mais le reste ?

Autour de moi, les promeneurs déambulent, insouciants, charmés par le foisonnement végétal qui les environne. Les enfants jouent, courent, rient, s'étonnent, posent des questions…

Je marche, troublé, essayant de me concentrer sur ce que je vois, de penser à Eugène Mazel qui, par stratégie commerciale, ou pour satisfaire sa fantaisie, à la manière d'un Facteur Cheval cévenol, a importé et planté ces essences exotiques, à cette idée extravagante, ambitieuse, visionnaire ou farfelue, à son obstination qui l'a conduit à la ruine mais nous a laissé de si beaux fruits, à ceux qui lui ont succédé, cette famille qui depuis plus de cent ans, avec sagesse, pragmatisme et détermination, en constante harmonie avec la nature, a su poursuivre son œuvre, la développer, la faire connaître au monde entier et nous en faire profiter…

Mais… le concert reprend… " tous les silences de Bambou hurlent dans ma tête et me rendent fou…"

Si ce cher Monsieur Chamfort voulait bien aller conter fleurette ailleurs et arrêter de me raconter des salades, même agrémentées de pousses de bambous, cela me ferait un bien fou et me permettrait de profiter pleinement de la détente que je suis venu chercher.

Il faut que je m'évade, que j'échappe à cette rengaine entêtante.

La balade aérienne !

Non ! J'ai le vertige. Pourtant, ce n'est pas très haut, il n'y a aucun risque, on peut se cramponner aux filets latéraux. Et puis, je me connais, je serai tellement tendu, tellement concentré, que le chanteur à scie pourra s'égosiller, je ne l'entendrai plus, trop préoccupé à ne pas regarder en bas. Débarrassé de cette Bambou-là qui me fait le même effet qu'une fête alcoolisée, je ne verrai plus que les bambous d'ici.

Courage, grimpons.

Je me faufile entre les branches des tourniquets/cabestans, et, tant bien que mal, motivé, mais avec beaucoup d'appréhension, m'élève peu à peu vers l'esplanade de filets tendus entre des poteaux de pin. Les bambous, tout autour, si droits, si hauts, si fiers, paraissent peu à peu un peu moins haut ; comme s'ils m'acceptaient parmi eux, plutôt que me dominer lorsque, en bas, tout petit, j'étais écrasé par leur hauteur. Les séquoias eux-mêmes, toujours aussi puis-

sants et majestueux, semblent inviter les groupes d'humains qui flottent entre deux hauteurs à participer à l'harmonie de la forêt. Nous ne sommes plus de simples observateurs mais entrons en symbiose avec les arbres, nous mêlons à leur ensemble.

Les filets sur lesquels je marche, à la fois tendus et souples, permettent une déambulation agréable, agrémentée d'un petit balancement à peine perceptible. La structure, sous les pieds, évoque la marche sur un tapis de feuilles, sous les hêtres, en automne. Et… je n'ai pas peur, pas la moindre sensation de vertige. Seule, m'imprègne l'envie de profiter de ces instants, l'esprit vidé de toute pensée parasite.

Je m'assieds dans un angle, un peu isolé, de la passerelle, à l'écart des promeneurs et des cris d'enfants, adossé, bien calé, au filet vertical, et me laisse aller, calme, apaisé, à observer autour de moi les reflets changeants du soleil dans le frémissement des feuilles, les dégradés de vert, la lumière jouant dans les branches, les mots qui me parviennent, lointains, comme étouffés par un brouillard de bien-être, une torpeur de plénitude.

Soudain, un grand oiseau blanc aux plumes teintées de vert et de rose se pose près de moi. Ses yeux me fixent en un regard empli de sollicitude puis, délicatement, il glisse sous mon bras son cou orné d'un étincelant collier de perles et m'invite à prendre place entre ses ailes. Assis sur son dos, mes bras enlaçant son cou, je le vois étendre ses ailes puis, avec une infinie douceur les replier, et, dans le même mouvement s'élancer de toute la puissance de ses pattes. Sans le moindre heurt nous quittons l'abri feutré de la passerelle et nous élevons vers la cime des séquoias. Les bambous, raides, au garde-à-vous dans leur verticalité, défilent vers le bas, comme s'ils rentraient sous terre bien plus rapidement encore qu'ils n'en sont sortis. Quelques hirondelles étonnées par notre équipage hétéroclite nous accompagnent un temps avant de retourner à leur chasse, faite d'arabesques vertigineuses et de trissements mélodieux.

Nous survolons bambous élancés, sequoias majestueux et magnifiques chênes, découvrons des ginkgos bilobas à peine incongrus en ces lieux imprégnés de végétation et de culture asiatiques, tournoyons autour d'un magnolia grandiflora pour mieux le détailler, plongeons vers le village laotien en découvrant cyprès, camélias et thuyas, visitons le Vallon du Dragon, puis, montant et descendant avec précaution, virant en douceur, penché d'un côté ou de l'autre sans pour autant que j'éprouve la moindre crainte, mon Pégase m'emmène admirer lotus et carpes koïs dans les mares et bassins.

Dans mon repaire, au creux du dos de l'oiseau, les plumes semblent dessiner un siège moulé à la dimension exacte de mon corps, me garantissant confort et sécurité. Moi qui d'habitude suis mal à l'aise sur un escabeau, rechigne à prendre l'avion et manque tomber dans les pommes à la vue du moindre précipice, je suis étonnamment confiant, n'éprouve aucun malaise, aucune angoisse.

Sans hésiter, comme si elle percevait mon bien-être, mon ravissement, mon envie de poursuivre le voyage au-delà du parc, mon désir de profiter de cette sérénité inattendue pour, enfin, voir sans appréhension le bas d'en haut, ma monture prend de l'altitude et s'élance en un vol effréné.

J'aperçois la ligne bleutée des montagnes, l'Aigoual, le Lozère, puis, après un virage, le Ventoux et, tout au fond, le Vercors.

Le Gardon, le train à vapeur qui crache une nuée d'étincelles à notre passage, le Pont du Gard, Uzès, la Tour Fenestrelle et le Château Ducal, les arènes de Nîmes puis celles d'Arles, le Rhône, les étangs de Camargue, l'église des Saintes Maries, …, défilent à grande vitesse sous mes yeux exaltés.

Le vent fouette mon visage, joue dans mes longs cheveux ondulés, comme faisaient jadis les doigts énamourés de ma blonde princesse. Mes bras lâchent le cou du coursier emplumé pour danser à son rythme, cueillant au passage des poussières d'étoiles et des larmes de soleil. Les perles de l'oiseau chatoient, enroulant en auréole un sillon d'arc-en-ciel. Les mers turquoise défilent, suivies de plages blondes, de montagnes enneigées, de déserts ocre, de forêts émeraude.

Oscillant entre Nils Holgerson, apaisé par son merveilleux voyage sur le dos d'un jars, acquérant la sagesse au fil de ses découvertes, de ses aventures, et Bellérophon chevauchant Pégase, enflammé par son ambition, absurde, insensée, de dominer le monde, d'approcher le domaine des dieux, je fluctue entre jouir de cette plénitude qui m'envahit, repu de beauté et de connaissance, ou, euphorique, éprouve un singulier sentiment d'orgueil, une extravagante sensation de puissance. Heureusement, du fond de mon exaltation, de mon ivresse, une petite voix, lucide et savoureuse, insistante, me rappelle ce que serait la fin de l'aventure si je cherchais à monter plus haut, et qu'un taon

mal intentionné, missionné par un quelconque Zeus agacé, vienne piquer mon palefroi pour interrompre ces instants de pur bonheur en précipitant ma chute.

Au contraire, plus mon voyage se déroule, déroulant à mes pieds des monceaux de merveilles, et plus j'oublie Nils Holgerson ou Bellérophon. Je suis un enfant, tout simplement. Un enfant heureux, nimbé de lumière. Celui qu'Antonio Machado décrit, sur son manège de chevaux de bois, enivré, insouciant, emporté dans une ronde joyeuse et colorée.

Dans ma béatitude, ma bouche engoulant de grandes bouffées d'air pur, je murmure les mots chantants du poète : "Pegasos, lindos Pegasos, caballitos de madera…, dans l'air poussiéreux les bougies étincelaient et la nuit bleue brûlait, toute semée d'étoiles…"

Comme le cheval de bois de ce petit enfant, le grand oiseau blanc m'emmène loin, très loin, par-delà la morne réalité, là où l'onirisme s'épanouit naturellement, où l'environnement, calme et serein, berce l'imagination, se fait propice au voyage, à la découverte, au dépaysement…

Refuge de tous les possibles, mon abri entre les ailes de l'oiseau au panache d'argent, me fait rêver d'un ailleurs qui serait accessible, tout proche, à portée de main, qui serait…

… Ici !

Les nœuds qui assurent

d'Aymeric BIARD

En substance, le message de Louise disait qu'elle avait passé une très bonne soirée, que ma compagnie lui avait plu, qu'elle me trouvait charmant mais qu'elle ne souhaitait pas me revoir.

La forme de son message m'avait laissé perplexe.

Quelle est l'utilité d'un compliment lorsqu'on le contrebalance d'une mauvaise nouvelle ?

Cette cruauté s'encrait dans une convention, une culture, établie depuis un long moment : lorsqu'on veut rompre, on valorise l'autre.

A partir de là, la personne dépositaire de la décision du retrait d'amour se dit qu'elle a fait sa part. Elle a, dans un sens, dit au plaignant qu'il a tous les outils en main pour se retrouver quelqu'un d'autre, quand bien même « l'autre » n'ait pas eu vocation à exister jusqu'alors.

Évidemment, j'avais répondu par un long message, lui expliquant avec délicatesse, raffinement et humilité que je ne comprenais pas sa décision, allant même jusqu'à remettre en cause la maladresse assumée de mes baisers, après avoir été habitué, avec Chloé, et pendant plus de sept années, à embrasser les mêmes lèvres, coordonnées à une unique chorégraphie salivaire.

Elle avait répondu brièvement, expliquant avec une gêne qui transpirait de l'écran, qu'elle n'avait finalement pas eu de feeling. A partir de là, j'étais vaincu, car s'il fallait emprunter un terme de la langue anglaise pour faire transparaitre son émotion, cela signifiait désormais que le français était trop sourd et qu'aucun de mes mots ne pouvait plus lui faire échos.

Peu coutumier des ruptures amoureuses (conter fleurette n'avait jamais été mon fort, donc mon expérience de l'échec était très limitée), je lui envoyais un second message composant un pot-pourri d'erreurs de débutant. Premièrement : répondre après deux « non » fermes, deuxièmement : envoyer une relance trop tôt,

signe d'une fougue en totale désaccord avec l'envie de distance, troisièmement : demander « on peut rester ami ?».

L'amitié au même titre que l'amour ne se quémande pas, elle se mérite tout au mieux, mais surtout : elle arrive sans crier gare, sans s'annoncer, bien au-delà de la conscience et du désir. Elle s'impose, elle règne, elle dispose, dans une autocratie propre. Son allure impérieuse empêche tout supplique, tout choix.

De fait, Louise n'avait pas répondu.

Simon et Lucie étaient arrivés une demi-heure après l'envoie de cet ultime message. Ils venaient de faire quatre heures de route depuis ma Bourgogne pour venir déguster un bout de juillet dans la fournaise de Nîmes. Il me faut souligner mon admiration pour eux :

braver l'autoroute en été, quitter les verts pâturages, les rivières, la douceur des nuits pour la chaleur d'un appartement sans climatisation et la compagnie d'un ami en peine de cœur mérite des applaudissements.

Ce soir-là, Louise n'avait pas manqué d'être le sujet principal de nos conversations, entrecoupé par le tintement des verres, le crépitement de la viande sur le barbecue et les silences affectueux.

Le lendemain, en quête de stimulation, Simon m'avait parlé de « La Bambouseraie », un ami d'un ami lui en avait parlé, à moins que ce ne soit l'inverse, et il désirait s'y rendre. Un unique argument avait suffi à me convaincre : les bambous fournissent de l'ombre, une richesse lorsqu'il fait plus de 40°C dehors.

Pour Simon, c'était une autre histoire. Lui, il aime les plantes, il aime leurs vies, leurs histoires, leurs discussions immobiles et sans doute ce symbole d'éternité qui s'en dégage. Sans cesse en mouvement sans bouger, fascinant par leurs capacités à créer sans détruire, à panser, à reconstruire et surmonter…

Je ne serai pas étonné que pour lui il soit de l'ordre du blasphème d'appeler une personne éteinte « une plante verte » considérant toute l'agitation qui pulse des racines aux feuilles.

La promesse d'ombre et d'évasion qu'annonçait la brochure nous convint à tous les trois. Eux, sans doute pour l'aventure, l'expérience, la création d'un souvenir de vacances. Moi, c'était pour fuir. Quitter un instant cette ville encore étrangère, dont les seuls mots qu'elle me prononçait étaient ceux que je pouvais lire sur les tags des bâtiments, cette cité vidée de sens depuis le départ de Chloé, ces rues suffocantes et désormais trop froides...

Fuir.

Fuir mes déambulations solitaires où chaque pas souffrait du constat de mon manque de lien, de mon manque d'humain, de mon manque de bien.

Louise n'avait toujours pas répondu.

Nous sommes arrivés à la Bambouseraie en fin d'après-midi, selon l'horloge car nous étions à la saison de l'absence de soirée, ce moment de l'année où il nous semble que le soir n'arrive jamais, que la journée s'étire sans fin, la chaleur stagne, jusqu'à ce que soudainement le soleil s'éteigne et nous emmène directement dans la nuit.

De suite, les majestueux bambous nous intimèrent un silence respectueux. Leurs cimes se sacrifiaient au soleil pour nous fournir l'ombre nécessaire. L'absence de vent les laissait droits, forts, telle une rangée de soldat aux gardes à vous, présents et absents, rassurants et menaçants. Ils nous offraient une large allée où se baladaient quelques vacanciers, le regard tantôt sur les côtés, tantôt sur les cieux, rarement sur le sol.

Jusque-là, la brochure de mentait pas : des bambous, de l'ombre. Parfait.

Encore fallait-il s'occuper.

Il me vint à l'esprit que je ne savais pas du tout dans quoi je m'étais engagé. J'avais laissé mes amis choisir, conduire et me brinquebaler. Je m'étais laissé faire sans volonté propre, comme si je n'étais plus que la moitié de moi-même.

Et il me semblait en effet manquer une partie de mon être. Nous nous étions coconstruit avec Chloé et nous nous étions co-détruit, sans doute. Chacun avait repris ce qu'il avait offert à l'autre et ce retrait soudain laissait un vide difficile à combler.

Nous nous décidâmes à marcher au hasard, le long de cette allée de séquoia, bambous et autres arbres (mon manque de culture m'empêche bien évidemment de les nommer).

Sur la gauche, le nature s'écartait pour dévoiler un nouveau couloir. Naviguant sur le courant de nos pulsions, nous nous glissâmes dans ce passage. Apparut alors une construction inattendue : une imposante cabane en bambou se dressait sur pilotis, dans la plus pure organisation laotienne. Les longues tiges brunes s'entremêlaient, s'additionnaient, se liaient et s'embrassaient pour créer ce majestueux édifice semblant sortir d'un rêve. L'habitation nous toisait, sereine et forte, ne rougissant pas de l'extravagance de se présence. La végétation alentour la sublimait, comme un

bijou l'est par son écrin. Cette vision d'ailleurs me transporta.

Je me mis à repenser à mon voyage au Japon l'an dernier et à tous ces temples que j'avais croisé lors de mes déambulations, au hasard d'un chemin, d'un escalier, d'une tranchée dans la forêt, d'un trou dans une falaise. Là-bas, j'avais ressenti un éveil mystique, l'impression d'être réellement ailleurs, en terrain inconnu, avec ce mélange de curiosité et de crainte.

Là, devant cette construction, ces remisées sensations remontaient. Elles charriaient, en passant, l'apaisement résiduel qui s'était sédimenté à l'issue de mon voyage. Cette vague de paix bienvenue laissait dériver l'image de Louise, l'échos de son rire s'assourdissait, les formes de son corps s'évanouissait, ses multiples tâches de rousseurs se réunissaient jusqu'à effacer les traits de son visage.

Pendant quelques minutes je ressentis un profond soulagement. Cette histoire de cœur n'était peut-être pas une histoire d'âme. Il n'y avait peut-être eu qu'une réaction physiologique, une envie, une pulsion, un besoin. Une histoire de corps, finalement.

Comme libéré de l'assourdissement sensoriel de mes ruminations, j'eus l'impression de prendre enfin conscience de la quiétude du lieu.

Derrière la maison se trouvait un petit abri en bambou avec des poules et plusieurs enfants qui tentaient que communiquer. Nous restâmes un instant à les regarder puis retournâmes dans la large allée de séquoias.

Nos pérégrinations nous emmenèrent vers le "vallon du Dragon". Ici, le dépaysement initié par le village laotien se confirma et ce qui s'étendit devant nos yeux nous laissa interdit.

Un Torii entouré de bambou découpait le sentier, confirmant que nous allions entrer dans un sanctuaire, un endroit hors du profane, un lieu d'apaisement et de paix. Derrière cette porte rouge sans porte la nature radieuse ondoyait, tel le dos mouvant d'un Dragon, autour d'un plan d'eau.

Ce vallon s'habillait d'arbres endémiques de la région japonaise, érables du japon, bambous nains, ainsi que des ajustements esthétiques propres comme le taillage en nuage des conifères. Là, « l'ailleurs » prenait vie, prenait sens et invitait, sans effrayer, à sortir des carcans du confort du connu.

Pris dans l'onirisme du paysage, j'en oubliais les tensions qui maintenaient mon âme lourde. Je voyais Simon et Lucie, côte à côte, avec cet amour pudique qui les lie. Ce cordon invisible qui se noue et se solidifie dans les années ; ces nœuds qui assurent, qui, même lorsque l'on chute, nous rattrape. Cet encordement qui nécessite l'effort de chacun, l'un doit assurer l'autre, et si l'un abandonne la partie, les deux sont en danger.

Qui de Chloé et moi avait été le premier à lâcher du lest ? A partir de quand ces cordes s'étaient-elles érodées ? Après 5 ans, 7 ans ?

Et surtout, pourquoi m'étais-je lié si fort et si vite avec Louise ?

En plein dépaysement, je constatai que mon attachement à cette jeune femme n'était pas raisonné et loin d'être raisonnable. J'étais en manque de lien. Ce poids dans ma poitrine m'entrainait et rien ne me soutenait plus. Paniqué, j'essayais de ralentir ma chute en m'accrochant à ce que je pouvais attraper. Louise avait été l'attache inespérée de cette mi-juillet.

Le sentier en caillou nous dirigea, tous les trois, vers un pavillon en bois japonais enjambant l'eau et nous offrant une vue complète de vallon. M'improvisant photographe, je pris plusieurs clichés de mon couple d'ami, des prises de vue mauvaises car à contre-jour. Leurs portraits sombres et mal exposés soulignaient le fait que le plus important n'était pas obligatoirement dans le visible.

Et c'est aussi ce qui se dégageait de ce jardin, la beauté du lieu n'était qu'un vecteur du bien-être. Il n'était pas fait pour être vu, il était là pour être lu, compris, sentis. La sagesse sereine qu'il dégageait apaisait l'âme à travers l'œil.

Ce calme, j'étais capable de l'appréhender et de l'écouter. Mais peut-être pas encore de le comprendre. Le comprendre au sens propre, étymolo-

gique, le prendre en moi. J'inspirai et expirai, comme pour calmer mes pulsations, enlever les barrières et m'ouvrir à cet apaisement.

En vain. Je n'y arrivais pas encore mais je savais qu'il existait. C'était déjà ça.

Le " vallon du Dragon " laissait ensuite place à une forêt de bambou. Dur d'imaginer, en ces conditions, qu'il ne s'agissait finalement là que d'une prairie d'herbe. Naïvement, j'y vis là un symbole de force, d'espoir. Ce cocon nous ramena vers la grande allée de séquoia. De nouveau, nous retournâmes vers le plan et le "labyrinthe" attisa notre curiosité.

Les labyrinthes me plaisent. J'aime me perdre. J'enfonce une porte ouverte en disant qu'il faut quelque fois se perdre pour mieux se retrouver, c'est banal et ça manque de créativité d'écrire ça. Je le sais. Ça n'en reste pas moins vrai.

Encore fallait-il savoir quoi et qui retrouver. Je savais en substance ce que je voulais être et ce que je devais être. Sans doute m'y approchais-je chaque jour. Je sentais, néanmoins, qu'il me fallait d'abord appréhender la solitude.

Hypocritement, je vantais sans cesse ses mérites mais je ressentais toujours ce grand besoin de l'autre. Il fallait que l'on me dise qu'il n'était pas illusoire de penser que je pouvais plaire à quelqu'un, pas déraisonné d'envisager que je puisse être intéressant, pas extravagant de croire que quelqu'un pouvait m'apprécier pour ce que j'étais. Louise m'avait renvoyé tout ça, me procurant un plaisir que je croyais perdu.

Dans ces travées de végétations, je tentais de retrouver mon chemin. Gauche, droite, demi-tour, j'entendais mes amis m'appeler et rire. Je riais aussi. L'idée qu'il y avait une sortie m'animait.

Il y a toujours une sortie.

J'émergeai en second, Simon était déjà dehors, attendant, assis sur un banc en pierre. Je le rejoins à mon tour et sorti mon téléphone.

Louise n'avait pas répondu.

Il remarqua ma tristesse, mais ne la releva pas. A quoi bon ?

Je devais apprendre de cette déception, en tirer quelque chose, en prendre de la graine. Trouver le sens de cela, apprivoiser ma peine. Ne plus recommencer. Ne plus chuter ainsi, aussi soudainement. Mais rien ne me retenait.

Les ombres s'allongeaient à mesure que le ciel se parait d'or. Il était temps pour nous de partir, nous avions fait le tour du parc, nous étions enivrés de la douceur du lieu, ressourcé pour certains, apaisés pour d'autres.

Tandis que nous marchions sur le chemin du retour, je remarquai un panneau indiquant : "balade arienne". Intrigués, nous en prîmes la direction et arrivâmes devant un étrange assemblage. Des centaines de cordages s'entremêlaient pour former différents tunnels qui s'élevaient dans les airs, rejoignant de larges plateformes comme une immense une toile d'araignée suspendue.

Un employé prit nos chaussures et nous indiqua qu'il fallait marcher délicatement, au risque de tomber, non sur le sol, mais sur ces cordes élastiques.

Les premiers pas furent laborieusement drôles. Je sentais les cordes ployer sous mon poids tout en me soutenant. Leurs multitudes formaient un sol mou, rebondissant, mais stable. Progressivement, nous nous élevions, seuls dans les airs, volant en marchant. La souplesse de ces élastiques donnait une impression de légèreté. Là, j'oubliais la lourdeur de mon corps que je trainais depuis longtemps.

Chacun de nos pas faisait ondoyer la surface, si l'un se mettait à sauter, c'était toute notre progression qui était en péril. Cette balade aérienne nous forçait à nous coordonner, nous écouter, nous entendre, nous attendre et avancer ensemble.

Ensemble.

Dans la dernière salle suspendue, nous nous allongeâmes pour ressentir le ressac de cette mer de cordage, qui, ondulant lentement, nous berçait calmement. Je fermai les yeux et soufflai l'air de mes poumons dans l'idée d'y renouveler celui vicié par mes pensées polluées.

La Bambouseraie m'avait promis de l'ombre, elle m'avait offert de l'inattendu. Les dernières heures m’avaient renvoyé la sensation que le bien-être pouvait revenir, que je n'étais plus si perdu que ça, qu'il m'était possible de recommencer.

Je sentis alors mon téléphone vibrer et sursautai.

Ce n'était pas Louise. Ce ne serait plus jamais Louise.

Je pouvais l’accepter, à présent.

Mon ami se leva et me tendit sa main pour m'aider à me relever.

Depuis six mois, j'avais eu l'impression de tomber, m’étonnant de ne jamais rencontrer le sol. Quelque chose m'en empêchait. Et là, sur ces cordages qui maintenaient mon corps en l’air, je compris enfin ce qui retenait mon âme de la chute. D’autres liens me soutenaient, brodés à l’épreuve des années. Je savais, désormais, d'où venaient les nœuds qui m'assuraient.

"On avance ?" proposa Simon.

Oui.

J’attrapai sa main tendue.

On avance.

Service compris

de Claude ALLET

Tom se souviendra longtemps du jour où il eut l'audace de frapper à la porte du bureau de la Présidente. Au départ, c'était un pari idiot avec ses collègues à la pause-café.

- Tom, fais-pas le malin. On est sûr que tu vas te dégonfler.

- Ouais, Tom, timide comme t'es, t'auras jamais le culot d'aller causer à la Présidente.

- On parie ? avait répondu Tom aux ricanements de ses camarades.

La conversation s'était arrêtée là. Pendant plusieurs semaines, plus personne n'en avait reparlé. Tom avait repris ses travaux de taille des bambous et de réparation des clôtures, comme chaque année, pendant la fermeture hivernale du parc. Mais Tom était sûr que son idée ferait un tabac. Il avait participé à une course de ce type à Rouen, sa ville natale. Le succès avait dépassé les espérances. Mais comment en parler à la Présidente ? Il ne fait pas partie de ceux qui ont l'habitude d'échanger avec elle, lorsqu'elle fait ses tournées dans le parc pour suivre l'avancement des chantiers. Plutôt timide, il préfère toujours rester en retrait, même lors des journées festives organisées à la fin de chaque saison.

C'est sa femme, Sandra, qui va lui donner l'audace nécessaire. Elle adore tout de suite son idée. Elle le presse d'en parler très vite afin de ne pas rater la bonne saison. Tom ne peut plus reculer.

Un matin, il prend un double café et son courage à deux mains. Ses collègues s'étonnent de ne pas le voir au café du matin, au démarrage de la journée de travail.

Tom se présente au portail de la « Ferme ». Il ouvre la porte avec précaution pour ne pas réveiller Hector, le gardien redouté de ces lieux. Puis il grimpe les marches en respirant profondément. Il reste figé une vingtaine de secondes devant la porte, puis frappe deux coups d'un poing hésitant. Il n'entend pas la première réponse à cause de l'aboiement d'Hector dans la cour. Soudain, la porte s'ouvre devant lui.

- Bonjour Madame, … euh … j'aimerais vous parler d'un projet qui me tient à cœur, dit-il d'une voix peu

assurée.

- Bonjour Tom, entrez, dit-elle.

Tom est très surpris qu'elle connaisse son nom. Elle l'invite à s'assoir face à elle. Tom n'était jamais entré dans ce bureau. Il s'était imaginé dévoiler son idée, debout, en trois phrases vite expédiées. Le fait de se retrouver assis, comme un visiteur important, le met mal à l'aise.

- Je vous écoute dit-elle.

- Madame, euh …, voilà j'ai une idée, un projet à vous soumettre … Je ne suis pas sûr que cela vous plaira a priori, mais laissez-moi, s'il vous plait, … exposer complètement cette idée.

- Allez-y, parlez sans crainte.

- Madame, comme vous le savez peut-être, je viens de Rouen. Cette ville organise depuis dix ans une course des serveuses et garçons de café … Vous savez, … c'est une course où ils doivent porter un plateau avec une bouteille, des verres et un café.

- Oui, je connais ce genre de course. Cela existe dans de nombreuses villes.

- En effet. Euh … Et bien, … je vous propose … d'en organiser une … à la Bambouseraie.

La suite de leurs échanges ne fût pas très encourageante. L'enthousiasme de Tom s'éroda rapidement face à l'accueil assez froid de son idée. La Présidente le dit avec des mots choisis, pour ne pas mettre à mal son visiteur, mais elle ne cacha pas ses doutes sur cette idée décalée au regard de la vocation pédagogique du parc. Elle promit d'y réfléchir et d'en reparler à l'occasion.

Tom n'était pas content de lui. Cet accueil très froid de son projet découlait sans doute de son manque de charisme. Ses potes vont se moquer de lui. Sandra sera déçue. Il arriva en retard sur son chantier et ne répondit pas aux quolibets de ses collègues sur sa supposée panne de réveil.

Le soir venu, il découvre que Sandra n'est pas déçue. Elle s'y attendait. Mais au lieu de l'inviter à abandonner la partie, elle lui suggère de chercher des alliés pour convaincre la Présidente.

- Tom, il faut que tu en parles à l'Union des bistrots et restaurants d'Anduze. Je suis sûre qu'ils seront fans. Je connais bien Fernand, le vice-président, c'est un ami d'enfance de ma mère.

- Super, Sandra. C'est une bonne idée. J'irai le voir demain.

Le lendemain, Tom passe Chez Fernand (bistrot du même nom) pour boire une bière après le travail. Lorsqu'il se présente comme l'ami de Sandra, le visage de Fernand s'éclaire.

- Voilà, dit Tom. Mon idée est d'organiser une course de serveuses et garçons de café à la Bambouseraie. Mais pas n'importe où. Je propose un circuit acrobatique sur la Balade Aérienne qui vient juste d'être inaugurée. Une course sur une telle surface mouvante serait totalement inédite en France. Elle fera un buzz d'enfer. Qu'en pensez-vous ?

- Tom, tu es complètement fou, mais j'adore ton idée. Je suis sûr qu'on va trouver de nombreux candidats à Anduze et même au-delà.

- Fernand, je ne vais pas vous raconter de salades. Le problème, c'est que la Présidente n'est pas chaude du tout avec ce projet. Tout ce qui n'est pas concerts, photographes, peintres, biodiversité, ce n'est pas son truc.

- OK, je vois. Donc si je comprends ta démarche, tu souhaiterais que les professionnels d'Anduze soutiennent ton projet pour convaincre la Présidente.

- Exactement.

- Bon, du côté des bistrots et restaurants, j'en fais mon affaire. Mais je pense qu'il nous faudrait aussi quelques sponsors. Je suis sûr que l'on pourra mobiliser l'Union des fabricants de vases d'Anduze. Je les vois ce soir à une réunion à l'agglo. Je vais aussi en parler à Robert Chenut, le patron du Crédit Agricole, il a un budget pour ce genre d'évènement.

Lorsque que Tom sort du bistrot de Fernand, il a la patate. Cet entretien l'a regonflé à bloc. Il prend la route sur son vélo avec prudence, au regard des deux bières qu'il vient de partager avec son hôte.

Plus rien ne se passa pendant plusieurs jours. Le moral de Tom commençait à baisser. Puis il y eut l'appel de Fernand, un jeudi soir. Il avait le feu vert des bistrots d'Anduze et du Crédit Agricole.

- Tom, nous avons pris rendez-vous avec la Présidente, à 10h00 demain matin. Il faut que tu participes à cette réunion.

- Génial, Fernand ! Bien sûr que je serai là.

Tom n'est pas peu fier le lendemain matin, lorsqu'il annonce à ses collègues qu'il a rendez-vous avec la Présidente à 10h00. Lorsqu'il pénètre dans la cour de la ferme, Fernand est déjà là, avec le directeur de l'agence du Crédit Agricole. Ils l'accueillent en souriant.

Fernand et Robert connaissent bien Muriel avec qui ils dialoguent régulièrement dans un club de chefs d'entreprise. Aussi, une fois les politesses d'usage échangées, Fernand prend la parole sans hésitation.

- Muriel, ton collaborateur Tom nous a parlé de son projet de course des garçons de cafés. Sache que l'ensemble des patrons de bars et restaurants d'Anduze, ainsi que l'Union des fabricants de Vases d'Anduze sont enthousiastes pour soutenir ce projet.

- Je suis également prêt à sponsoriser cette manifestation, précise Robert.

- Si je comprends bien, vous me tendez un traquenard, répond Muriel.

- Mais non, dit Robert. Nous voulons juste te dire que ce projet nous semble une magnifique idée pour faire parler d'Anduze et nous amener de nombreux visiteurs.

- Je l'entends bien, mais ce genre de manifestation n'est pas du tout en phase avec la philosophie des ma-

nifestations que nous organisons, rappelle Muriel.

- Nous le savons bien, précise Fernand, mais nous avons tous besoin d'innover pour soutenir notre activité. Une petite exception humoristique ne portera pas préjudice à ton image de marque. Et puis pense à la publicité que cela fera au niveau national pour ta Balade Aérienne.

- Si je comprends bien, répond Muriel, je n'ai pas vraiment le choix, si je ne veux pas vous décevoir. Bon … OK … je suis d'accord pour tenter l'expérience à condition que vous participiez activement à l'organisation de cette course.

- Nous mettrons tout notre savoir-faire à ton service, déclara Fernand rayonnant. Il faudra bien sûr que Tom reste la cheville ouvrière de ce projet.

Tom était ravi. Son projet allait se réaliser. Il ferrailla un peu pour qu'une date de la course soit fixée. Le dimanche 9 mai fut retenu. Tous les soirs après son travail, il se consacrait à la préparation de la course : bulletins d'inscriptions, préparation du balisage, règlement de la course, recrutement des juges arbitres et de l'équipe d'accueil. Fernand se chargea d'acheter les plateaux, les dossards, les boissons avec l'argent des sponsors. Muriel assura la confection des affiches, des publicités sur internet et Facebook. Une conférence de presse eut lieu chez Fernand le 15 avril.

Tout allait pour le mieux. 23 garçons de café et 19 serveuses étaient inscrits. La presse avait concocté des articles accrocheurs. France 3 avait annoncé sa venue. Mais Tom restait angoissé par la météo. Il consultait le site de Météo France trois fois par jour. Le vendredi 7 mai, le site annonçait de la pluie pour le dimanche. Tom alluma une bougie sur sa terrasse et implora le ciel d'être bienveillant. Personne ne sait si sa prière y fut pour quelque chose, mais le ciel se dégagea dimanche matin.

Trente-huit personnes ont retiré leur dossard. A 11h00, le speaker invite les concurrents et concurrentes à prendre place dans la file de départ. Il rappelle le principe de la course : c'est une course chronométrée. Les concurrents partent individuellement à une minute d'intervalle. Seul le temps compte. Par contre toute bouteille, tasse ou verre renversés est éliminatoire. Il conseille aux participants de ne pas partir trop vite. Le parcours mouvant réserve des surprises. Les juges arbitres rejoignent le point de départ-arrivée, et les différents postes de surveillance sous les filets tendus de la Balade Aérienne.

Les premiers départs furent très formateurs pour les autres concurrents. Sur les dix premiers partants, un seul franchit la ligne d'arrivée avec un plateau où se dressait une bouteille de Perrier, une tasse de café et deux verres à pied. Courir sur les filets s'avère un exercice très périlleux. Il vaut mieux assurer sa démarche avec un pas régulier, bien rythmé, en évitant les appuis trop brusques.

Tom jubile et encourage avec force les participants. Après trente départs, ils ne sont que dix à avoir franchi la ligne d'arrivée avec leur plateau intact. Il est aux anges, sans se douter, que ses amis lui réservent une surprise.

Une fois le dernier concurrent arrivé, le speaker prend la parole et demande au public de rester en place.

- A la demande de toute l'équipe organisatrice, j'invite Tom à prendre un dossard.

- Mais j'peux pas, je suis l'organisateur, déclare Tom, pris au dépourvu.

- Allez ! Fais-pas de chichis, Tom, crie Fernand. Du moment que tu n'es pas juge arbitre, rien ne t'interdit de participer.

- Tom finalement se laisse faire. En fait, au fond de lui-même, il en avait très envie. Mais il n'avait osé en parler à personne. Il s'est même entrainé très discrètement en venant tôt le matin avant le travail.

Arrivé à la porte de départ, son cœur s'emballe : plus de 130 battements par minute. Ses jambes se mettent à trembler. Il essaye de reprendre son souffle, respirer par le ventre, comme le dit son coach vidéo. Le juge lève le bras et dit : « c'est quand vous voulez ».

Tom souffle profondément. Il ne regarde pas ses collègues qui l'encouragent bruyamment pour ne pas se déconcentrer. Il saisit son plateau après avoir vérifié que tous les récipients sont bien disposés. Puis il s'élance avec prudence.

Les premiers pas se passent bien. Il retrouve les sensations des entrainements. La seule différence c'est le monde qu'il voit en dessous de lui et les cris de la foule qui l'accompagnent. Il arrive sans encombre à la première salle. Jusqu'ici tout va bien. Son plateau est bien équilibré. Sa main est certes moite, mais cela ne joue pas pour l'instant sur la stabilité du plateau. Il sait que le second passage étroit qui mène au plateau supérieur est plus délicat. La pente est forte. Le filet tangue latéralement. Il s'arrête pour se stabiliser, puis

reprend son ascension. Un des verres vient de cogner la bouteille, mais ouf, rien n'a basculé. Les cris lui demandent d'accélérer. Il va trop lentement pour ses supporters.

Tom parvient sans encombre à la petite salle à huit mètres au-dessus du sol sous les applaudissements et les cris de ses fans. Il reconnait les voix de Sandra et Fernand.

- Super ! Il ne reste plus que la descente, se dit-il.

Tom décide de prendre plus de risques dans cette seconde étape de son parcours. Il va tenter d'allonger le pas en pliant les genoux. Il a eu l'idée de cette technique en voyant certains concurrents. La première descente sera le test. Il tente le tout pour le tout. Sous son premier pas élargi, le filet s'enfoncer profondément et remonte aussitôt. Une larme du café s'échappe de la tasse et coule dans la coupelle. Rien de cassé. Il poursuit la descente en grandes enjambées en s'étonnant lui-même de sa capacité à garder l'équilibre du plateau dans ce mouvement oscillatoire qui caractérise maintenant sa marche. Arrivé sur la deuxième grande salle, il se dit que le plus dur est fait. Sauf que cette fois, le filet de la salle ne répond pas du tout de la même manière que le couloir étroit. Le balancement bien réglé de la descente est soudain ralenti par le rebond plus lent de la salle. Hélas, le bras et le plateau de Tom n'ont pas anticipé ce changement de rythme. Les cris de la foule se sont tus. Chacun retient son souffle en voyant le bras de Tom monter en l'air et le plateau pencher dangereusement. Soudain, tout l'édifice s'effondre. Plateau, bouteille, tasse et verres se retrouvent sur le filet et Tom est étalé les quatre fers en l'air. Mais rapidement, c'est un tonnerre d'applaudissement qui envahit l'espace. Tom se retourne, allongé sur le filet, il rigole et remercie ses fans.

Tom est accueilli en triomphe à la sortie du parcours. Dans les bras de Sandra et Fernand, il savoure ce grand moment. Il n'a pas gagné la course, mais il a réussi à mener à bien une idée qui lui tenait à cœur. Et ça, il s'en souviendra longtemps.